

A propos d'œuvres inédites de Mme Morel de Gélieu

Autor(en): **Freudiger, Ed.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **40 (1935)**

PDF erstellt am: **08.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549862>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos d'œuvres inédites de M^{me} Morel de Gélieu

par

ED. FREUDIGER

La Municipalité de Corgémont conserve dans ses archives les papiers ayant appartenu à la famille du Doyen Morel. Si cet héritage, comme ce fut le cas si souvent autrefois, s'est éparpillé quelque peu, la remise de ce précieux dépôt à la garde d'une autorité vigilante a pour le moins empêché la disparition presque certaine de manuscrits, de lettres, ainsi que de vieux documents dont l'intérêt et la valeur ne font qu'augmenter, enveloppant sous leur voile d'oubli tantôt des événements intéressants de l'histoire de notre petite patrie, tantôt les noms de ceux qui y furent mêlés.

Parmi ces noms et ces événements, il convient de mentionner celui de M^{me} Morel de Gélieu, dont le décès remonte au 18 octobre 1834. Il y a donc plus de cent ans que l'épouse distinguée du Doyen Morel repose dans l'enceinte du cimetière de Corgémont, entourée de tous les membres de sa famille. Des souvenirs à la fois heureux et charmants se rattachent à ce passé si lointain déjà. Si nous en connaissons plusieurs, il en existe d'autres, par contre, qui nous sont moins familiers.

Afin qu'ils ne se perdent pas tout à fait, nous avons tenté de rappeler quelques souvenirs inédits sur M^{me} Morel de Gélieu, souvenirs qu'on nous avait confiés ou que nous avons découverts au cours de patientes recherches.

On a souvent cité les nombreux amis de M^{me} Morel de Gélieu, personnages non des moins marquants. On a oublié, semble-t-il, d'ajouter à cette liste deux noms d'hommes distingués, celui du pasteur Molz et celui de l'Avoyer Charles Neuhaus.

De l'examen des manuscrits conservés dans les archives municipales de Corgémont, il ressort, en effet, que le pasteur Molz s'intéressait d'une façon active aux travaux de M^{me} Morel, qui lui soumettait ses diverses adaptations. Plusieurs manuscrits portent des annotations extrêmement curieuses et des remarques souvent fort amusantes, écrites en marge et dues à la plume de cet excellent pasteur. Ainsi, certains mots traduits, dont le choix laisse un peu à désirer, provoquent des observations du genre de celle-ci : « Vous m'avez dit encore que je vous ai signalé un cor au pied ». Ailleurs, on lit ces mots : « Prenez garde, Madame, à cette nouvelle doctrine ». Mais les éloges sont également fréquents. Un exemple ? « Que c'est beau d'être ainsi traduit ». Et un second ? « Mes remarques, cette fois, seront pour la plupart moins importantes ; je ne les ferais même pas à un traducteur moins habile, je dirais presque moins étonnant que Madame ».

Nous n'avons relevé qu'une seule fois, sur les manuscrits de M^{me} Morel de Gélieu, le nom de l'Avoyer Neuhaus. Mais nous en avons assez lu pour deviner bien des choses et, en particulier, que le célèbre avoyer de Berne, quand il ne préparait pas un petit coup d'Etat, cultivait les muses, s'adonnant, entre autres, à des travaux de traduction. Nous verrons plus loin comment !

Signalons cependant un trait qu'on connaît généralement bien peu !

Quand M^{me} Morel de Gélieu traduisait ses auteurs préférés, ou qu'elle écrivait de beaux vers, il y avait alors à Corgémont, au bas du village, un endroit qu'elle affectionnait tout particulièrement. Un moulin y faisait entendre son tic tac ; une scierie y ajoutait en outre le charme — certes plus bruyant — de son activité. Pourtant, cet endroit plaisait à M^{me} Morel. Elle s'y rendait souvent, paraît-il. Elle y puisait, dit-on, l'inspiration plus facilement, car on y rencontrait de tout : des arbres, de la verdure, des fleurs, et l'on y entendait le chant des oiseaux, dont les nids n'étaient pas bien loin. Hélas, le moulin a disparu, la scierie également. Mais il en reste le souvenir ! Et encore fallait-il que nous ayons reçu ce souvenir en dépôt pour pouvoir situer le cadre agreste au sein duquel, jadis, une femme de grand cœur et de grand talent trouva peut-être les meilleures sources de son inspiration !

En fait de poèmes, nous n'avons que l'embarras du choix. Mais nous nous bornerons à vous faire entendre deux morceaux seulement, empruntés à un recueil de cantiques destinés très vraisemblablement au pasteur Molz, de Bienne. Encore qu'ils soient traduits de l'allemand et d'un caractère purement

religieux, ils ne déparent nullement le joli choix de poésies connues de M^{me} Morel de Gélieu. Ils sont, d'ailleurs, d'une grande pureté de forme, sentant à peine l'adaptation.

Dans «Mondanité», par exemple, écoutez ce langage :

*Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui!
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui.
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs!*

*De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit.
Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non le pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant !*

*Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment.
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre.
Approchez! Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez et vivez!*

Le poème suivant traite de l'existence de Dieu. Aux images variées s'allie un choix de comparaisons heureuses, et le tout est encore embelli par un langage aisé, simple et charmant. C'est

dans son genre aussi un petit chef-d'œuvre qui mérite d'être retenu :

*Les êtres ont tous leur langage
Pour louer un Dieu créateur.
Il n'est rien qui ne rende hommage
Dans l'univers à son auteur.
L'astre brillant de la lumière
Par son éclat majestueux
Dans tout le cours de sa carrière
L'annonce, en parle à tous les yeux !*

*Il est sa rayonnante image!
Mais Dieu peut-il se concevoir?
Notre œil qui de loin l'envisage
De trop près n'ose point le voir.
Je connais un Dieu, je l'adore!
De ses bienfaits mon cœur jouit.
Quel est-il? En soi, je l'ignore,
Et son trop d'éclat m'éblouit!*

*Ce que je sens en moi qui pense
Ne prouve-t-il pas clairement
Qu'il est une autre intelligence
Qui doit penser parfaitement?
L'homme pourrait parler en sage
Et du moyen et de la fin,
Et l'auteur d'un si bel ouvrage
Serait un aveugle destin !*

*Qui du maître le plus habile
Dans le monde ne voit point l'art
Ne devrait voir dans une ville
Que l'ouvrage du pur hasard.
Pour moi, Divinité suprême,
Je ne puis vouloir t'ignorer!
Je te sens agir en moi-même
Et partout je veux t'adorer!*

D'autres pages seraient encore à citer. Il en est cependant des beaux vers comme des êtres chers que la mort nous ravit : après une lecture de ce genre, il convient d'observer une minute de silence ; on en comprend beaucoup mieux la véritable signification !

Mais il nous reste encore à vous donner connaissance de deux courts extraits en prose. Nous emprunterons le premier à «Voix de l'autre monde» et le second au «Village de Golgenthal», œuvres entièrement inédites de M^{me} Morel. Tout d'abord, quelques mots d'introduction! «Voix de l'autre monde» est un court récit adapté d'après une œuvre bernoise du XVIII^{me} siècle, mais dont l'auteur nous est inconnu. La lecture en est facile et captivante. Ce récit a en outre été traduit avec la collaboration de l'Avoyer Neuhaus, ce qui le rend doublement intéressant. En voici, du reste, le résumé sommaire: Ayant perdu très tôt son épouse Marguerite, Godefroi de Müllinen vit avec ses quatre enfants et un ami dans l'ambiance triste de la Chartreuse, près de Thoune. Une certaine nuit, après s'être endormi tardivement, l'ami rêve qu'il se trouve en séjour au château de Nidau. Marguerite, l'épouse décédée, se promène dans le jardin du château. Une femme inconnue l'accompagne. Les enfants de Godefroi sont également présents. Les deux femmes s'entretiennent en un langage qui n'a plus rien de terrestre. La voix de Marguerite est d'une suavité sans pareille; celle de sa compagne lui répond comme un écho fidèle. L'attention des deux femmes est attirée soudain par un cri d'alarme que poussent les enfants de Godefroi. Ceux-ci courent un grave danger. Volant à leur secours, la femme inconnue les arrache à la mort. Godefroi de Müllinen arrive sur ces entre-faites. Il s'avance vers sa femme pour la prendre dans ses bras. Mais Marguerite, désignant celle qui vient de risquer sa vie, dit à son époux que c'était là l'ange tutélaire qu'elle avait choisi pour veiller désormais sur ses enfants, puis elle disparaît aux yeux de tous. Le rêve est fini!

Et voici la suite du récit dans le texte même de l'auteur: «Quelques semaines s'écoulèrent et je dus aller à Genève. A mon retour des bords du Léman, et comme je hâtais ma route à travers La Sarraz, Orbe, l'antique capitale de la Bourgogne, le long des bords du lac de Neuchâtel, par Yverdon et Grandson, j'aperçus non loin de Vaumarcus, à la gauche du chemin de St-Aubin, sur la terrasse d'une maison de campagne, cet ange que, dans mon rêve, j'avais vu sauver les enfants de Godefroi des eaux du fossé de Nidau. C'était bien la même figure céleste et douce; je ne pus la méconnaître. J'arrêtai ma voiture et demandai le nom de celle que je voyais. A cette question, un jeune garçon qui descendait du vignoble voisin, chargé d'un panier de raisin, me regarda avec étonnement: «Comment, Monsieur, vous êtes le seul qui ne connaissiez pas la perle et l'honneur de St-Aubin? Françoise Petitpierre!» Le jeune garçon continua son chemin, et moi, je jetai encore un

regard à la dérobée sur cette apparition de mon rêve maintenant réalisée, et sur ma route je répétais mille fois le nom chéri que les enfants des hommes donnent à cet ange!

«Et cet ange est ma fiancée, cria Godefroi en se précipitant dans mes bras, lorsque je le rencontrai sur la hauteur de Colombier, et que je lui racontai mon rêve et l'apparition de St-Aubin, en lui apprenant alors le nom de la céleste inconnue.

«Oui, oui, Françoise est à moi! Hier, nous avons célébré les fiançailles. Je revole auprès d'elle à St-Aubin».

On peut reprocher à «Voix de l'autre monde» son ton dithyrambique et quelque peu ampoulé. Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'une œuvre du XVIII^{me} siècle et que M^{me} Morel de Gélieu et l'Avoyer Neuhaus se sont bornés à traduire fidèlement le langage de l'époque!

Par contre, «Le village de Golgenthal», adaptation française elle aussi, d'après un roman allemand, est traduit tout différemment. On y sent déjà l'influence du XIX^{me} siècle, ce qui semblerait indiquer que cette dernière œuvre fut écrite au début du romantisme. Elle fut publiée par Frédéric von Eigenburg. M^{me} Morel nous en a laissé une traduction copieuse, qui nous charme à plus d'un titre. Résumons brièvement cette œuvre. Golgenthal compte trente-deux pères de famille. Comme ils sont plus souvent au cabaret qu'au travail, la pauvreté règne à leurs foyers. Une seule maison échappe pourtant à ses atteintes: celle d'Oswald, le maître d'école. Mais Oswald, lui, est sobre, travailleur, économe. Aussi est-il envié et le soupçonne-t-on fortement de pratiquer un art magique, dont il se servirait pour fabriquer de l'or. Rien n'est plus absurde qu'un pareil soupçon. Néanmoins, à la faveur d'une promesse qu'il leur avait faite de dévoiler le secret de son art, Oswald attire adroitement chez lui les trente-deux pères de famille de Golgenthal. Il commence par vider sur la table une bourse pleine d'or, puis il annonce à l'assemblée qu'il va enseigner la manière de le fabriquer. «Ce secret, dit-il ensuite, est dans la sagesse qui est plus précieuse que l'or. Mais, pour obtenir cette sagesse, il faut que vous passiez par des épreuves. Les épreuves dureront 7 années et 7 semaines, après quoi chacun de vous aura plus d'or qu'il n'y en a sur cette table. L'épreuve est dure pour le pécheur, ajoute le maître d'école, car il faut qu'il change son cœur et qu'il devienne un nouvel homme».

Après avoir tenu ce petit discours, Oswald propose à ses hôtes de faire 7 vœux différents et ceux-ci promettent, en particulier, de se tenir éloignés des cabarets, de ne plus blasphémer, de travailler et de vivre dans la crainte de Dieu pen-

dant 7 ans et 7 semaines. Celui qui oublierait de remplir un seul de ces vœux devra se retirer de l'association!

Le lendemain déjà commencent les épreuves. Le temps engloutit ensuite lentement, bien lentement, les 7 années et les 7 semaines fixées dans le pacte. Le dernier jour luit pourtant. La journée s'achève enfin et la nuit à peine tombée, les trente-deux pères de famille de Golgenthal se retrouvent de nouveau tous dans la chambre du maître d'école. Mais ce n'est plus la même assemblée. Les visages sont différents, les cœurs aussi. Oswald tient également un autre discours. Bref! les changements sont si visibles et si merveilleux, que seul le texte pourra nous en expliquer les motifs:

Oswald, posant la lumière sur la table, leur dit: «Mes bons amis, m'avez-vous apporté ce que je vous avais demandé? Veuillez le placer sur cette table. — Ils obéirent les uns après les autres; plusieurs exprimèrent le regret de n'avoir pu se procurer de l'or. — N'importe, dit Oswald affectueusement, donnez-moi ce que vous avez. — Les uns secouèrent des sacs d'or, d'autres des sacs d'argent, d'autres encore lui présentèrent des lettres de route en bonne forme. Oswald élevant la voix leur dit alors: «Le temps de l'épreuve est accompli. Nous sommes à la fin des 7 années et 7 semaines, dont je vous avais parlé. Vous venez de déposer sur cette table plus d'argent que je n'en avais fait briller à vos yeux, il y a 7 ans et 7 semaines. A peine eussiez-vous été en état de prêter cinq cents kreutzer de monnaie; personne de la ville ne vous aurait rien confié. Maintenant, chacun de vous n'a besoin que de 24 heures pour rassembler cinq cents florins, de sorte qu'en voilà six mille sur cette table. Le temps de l'épreuve est fini, et je vous l'ai dit, lorsque je vous rassemblai ici pour la première fois. Mais souvenez-vous que je vous avais aussi dit que l'industrie qui fait gagner l'or est plus précieuse que l'or lui-même: c'est la véritable sagesse. Soyez fidèles à Dieu et à vos serments, et vous prospérerez de jour en jour; mais celui qui négligerait ses serments repousserait son bonheur. Apprenez à vos enfants à les observer, et ils vivront dans l'abondance. Je suis dégagé de mes paroles. Vous êtes riches en ce que vous gagnez beaucoup comparativement à vos besoins qui sont modérés, et encore en ce que vous jouissez de la confiance des gens riches, dont les coffres vous sont ouverts. C'est ainsi que vous avez appris à faire de l'or, comme il convient aux honnêtes gens d'en faire».

Ce court extrait nous fait toucher au fond même du récit. Mais il apparaît d'emblée qu'à côté de ce tableau, fait pour charmer notre imagination, il en est d'autres dont le décor

apparaît moins brillant. Celui, par exemple, des trente-deux pères de famille luttant pour sortir vainqueurs de l'épreuve mériterait également d'être mentionné. Il nous reste encore à dire que «Le village de Golgenthal» est une œuvre très belle, très vivante, et que chaque page est écrite dans un style à la fois simple et enjoué, ce qui est bien là le signe particulier, auquel on reconnaît toutes les œuvres de Mme Morel de Gélieu.

En fait d'œuvres personnelles et inédites, nous avons eu la bonne fortune de découvrir le portrait de jeune fille de Mme Morel de Gélieu fait par elle-même et en vers, à l'époque de ses fiançailles probablement. Ce portrait est fait avec esprit et modestie et les vers sont d'une forme si parfaite et d'une cadence si agréable, qu'on y devine une main experte dans l'art de cultiver les muses. Voici ce ravissant portrait:

*J'eus pour le grec et le latin
Une facilité parfaite,
Mais j'appris tard, comme au matin,
On met son bonnet sur sa tête.*

*Mon ton est sec, non pas mon cœur;
Tous mes récits se font fort vite,
Car d'ennuyer ayant grand peur
Je les étrangle et précipite.*

*Les simples gens, voire les sots,
Me trouvent indulgente et bonne.
Le charlatan aux doux propos
Me charme moins qu'il ne m'étonne.*

*Pour moi sur quantité d'objets
Je dis bien moins que je ne pense.
Je tiens plus que je ne promets;
J'ai plus d'esprit que d'éloquence.*

*Celui qui m'a donné sa foi
Sans qu'il me crut une merveille
Chaque jour plus content de moi
Me chérira plus que la veille!*

C'est sur cette dernière note si musicale que nous terminerons notre travail. Elle en atténuera quelque peu la monotonie et, qui sait, vous fera peut-être découvrir, dans les pages qui la précédèrent, un attrait qu'elles n'avaient pas au début!
